

Châteaureux

13h38

Je vais descendre...

C'est à Clermont. C'est à la gare. Dans un autorail qui a dû être rouge. Perdu au bout du dernier quai. Je suis seule, qui voudrait faire cent cinquante kilomètres en deux heures et demie? Il fait chaud. C'est une matinée d'octobre qui se prend pour l'été. La fenêtre à manivelle est bloquée. On attend une correspondance. Avec un train plus imposant. Un vrai. Muni d'un bar orange. Une femme timide me demande si elle peut s'installer là. Là, c'est à trois sièges de moi qui suis seule dans la première voiture. Je lui souris. Une envie de la mettre à l'aise, une envie d'être bonne... Il y a des sifflements, de l'agitation, le train attendu est arrivé et des voyageurs courent le long du quai. Peu nombreux, mais on a dû les presser, alors ils s'engouffrent tous à la fois, inquiets de ne pas trouver une place libre, surpris d'en voir autant.

11h23. Stridence du sifflet. La voiture tremble un peu, renâcle à obéir, s'ébranle. De hauts squelettes noirs lentement défilent : d'anciennes usines désaffectées. Elles livrent leur intimité qui n'a plus cours. On ne sait pas bien si elles habitent l'espace ou le temps. Un homme derrière moi dit : "Prends ma place, tu seras dans le bon sens". On déplie des journaux, des jambes s'allongent, des corps se calent au mieux. Les pensées se font vagues au fil du paysage qui accourt ou s'enfuit.

C'est le premier arrêt. Une vieille femme encombrée descend. Celui qui l'attend porte au dos un sac en tissu bleu d'où émerge la tête inclinée d'un enfant endormi. Les paquets ficelés, il s'en charge d'une main, de l'autre il prend son bras. Trop jeune pour être le fils. Je les regarde s'évanouir derrière le bâtiment aux volets clos. Existence-ils encore dans quelque avenue de la gare déserte et bordée de sycomores, avec lui qui essaie maladroitement de marier son pas au sien? Ou dans une voiture à trois portes malcommode dans laquelle elle aura peiné à s'installer à l'arrière, avec l'enfant toujours endormi sur ses genoux, voiture qui roule maintenant et définitivement les emmène loin de moi, de moi qui retiens encore un peu, comme des possibles, leurs traces? Pont-de-Dore. 11H46. Il y a des lieux indécis qui n'existent que par le nom de leur gare, ainsi de Bécon-les-Bruyères dont Emmanuel Bove écrivait : "En s'éloignant de la gare, comme aucune enseigne, aucun signe ne rappelle l'endroit où l'on se trouve, on marche en se répétant : " Je suis cependant à Bécon-les-Bruyères." Tout est normal. (...) Rien ne retient l'attention." On imagine ces lieux peuplés de petits personnages à l'image de ceux de Bove justement, de ses héros effacés aux noms humbles, tels Bridet, Bâton... Bécon-les-Bruyères, oui... Ou encore Les Fades-Besserve, qui fut en son temps haut lieu du congrès de banalyse, gare élue par les organisateurs à cause de son " intérêt touristique médiocre, ses distractions nulles, sa vacuité culturelle totale et sa gastronomie sommaire". Pouvoir d'évocation des noms qui ponctuent ces lignes de desserte! eux aussi tendent à l'effacement.

Des pavillons blancs arrangés en lotissement bordent quelques secondes les rails de leurs pelouses encombrées des mêmes balançoires. Le regard plonge au coeur des vies, attrape ici une literie retournée livrée au soleil des fenêtres, là un enfant en pleurs, ou sur l'écran d'une télé l'image fugace d'une publicité du moment. La femme timide me fait un sourire de connivence.

Plus de maisons. Des frênes gardent l'engorgement d'un ruisseau. Appuyé contre l'un des arbustes, solitaire, un vélo attend. La litanie des gares s'égrène : Thiers 11h59, La Monnerie-le-Montel, Chabreloche, Noirétable 12h23.

Sur des routes secondaires un moment parallèles à la voie ferrée, des voitures dépassent notre convoi avant de l'enjamber ou de disparaître avalées par des courbes. La femme timide jette autour d'elle des regards de souris tout en plongeant une main dans son vaste sac à bandoulière. Elle en sort un sandwich fait maison qu'elle débarrasse de son enveloppe de plastique transparent avant de la dévorer à la hâte, tête baissée, comme honteuse. La voix de l'homme derrière moi annonce "Une heure moins dix, il n'y en a plus pour longtemps!" avant de s'étouffer dans une toux de fumeur.

La succession des bourgs séparés par une campagne proprette a cédé maintenant la place à plus sauvage. Quelques prés subsistent qui poussent au jour leur regain, mais ce sont surtout des bois qui font le paysage, des bois antiques dont les verts innombrables se dégradent jusqu'au noir des sapins, cisailés ça et là par l'aigu des premiers ors. Des câbles en deux ou trois traits rapides soulignent le saphir saugrenu du ciel. La scansion métallique des roues peu à peu accélère.

Boën-sur-Lignon, Montbrison, Bonson... Vous déclinez votre indétermination sur une même rime. Quelques autorails à la ponctualité accablante font encore halte chez vous, garants d'une certitude unique : le temps passe!

Des hommes sont montés qui restent debout dans l'entre-deux des voitures . Ils ont dans leurs gestes cette familiarité avec les lieux qui dit avant qu'on en soit sûr qu'ils sont chez eux. Ils parlent de service et d'horaires, de jours de récupération, des primes que certains ont eues et dont ils comparent le montant. Ils parlent trop fort pour la femme timide. Elle a tourné un moment vers la fenêtre son regard qui ne veut pas les voir, elle s'est absorbée, volontaire, dans un magazine.

A la fenêtre, des forêts toujours escaladent le relief, forêts intermittentes hachées de courts tunnels qui se succèdent vite et amplifient un instant le vacarme de l'autorail. Les hommes s'esclaffent d'une blague que l'un d'entre eux a racontée à mi-voix, ils se redisent la chute et en rient longuement puis s'apprêtent à descendre à la prochaine gare. Ça freine, ça couine, ça grince et pour finir ça s'arrête. L'un d'eux ne descend pas. En guise d'au revoir, les autres lui donnent des tapes aux épaules, miment des gestes de combat, ébouriffent ses cheveux et sur le quai ne se retournent pas. Lui les suit des yeux jusqu'à ne plus les voir. Le train repart et alors il va s'asseoir juste à côté de la femme timide, elle range son magazine, il enserme de son bras ses épaules, elle se blottit en fermant les yeux contre lui. Un moment, leur mystère m'aspire, j'imagine l'histoire. Saint-Romain-le-Puy, Sury-le-Comtal, Saint-Just-sur-Loire...On pressent la ville. Les gares proprettes à quai unique comme décors que par derrière des béquilles tiennent, c'est fini. Les parterres de fleurs maigrissent et s'empoussièrent. A la fenêtre, des constructions s'étirent, gagnent du terrain. Et, si elles concèdent encore entre elles de loin en loin quelque champ, quelque chemin de terre, quelque bétail étonné d'être là, on voit bien que tout cela va finir.

La Terrasse. On arrive. Il semble impossible de ralentir davantage, sauf à s'arrêter tout à fait. Mais pourtant si, l'omnibus a encore freiné son allure. On est en zone citadine. C'est la même banlieue triste qu'au départ, dans l'autre ville. La même dans toutes les villes. Des spectres tout pareils montent la garde derrière les vitres sales. Le convoi grince, saute au rythme des aiguillages qui le guident. A la dernière butée, loin du bâtiment principal, il s'arrête. Saint-Etienne Châteaureux. Quai numéro 4, 13h38. Je vais descendre.

Monique JOUVANCY

Revue Jim, publiée par la maison d'édition « Bleu Autour »